

# Jules Verne et l'écologie

Céline Giton, 22 octobre 2010

Jules Verne est l'un des premiers romanciers à avoir introduit des préoccupations écologiques dans une œuvre de fiction. Ses *Voyages extraordinaires* reflètent des réoccupations exprimées par ailleurs dès le XVIII<sup>e</sup> siècle à travers des récits de voyage, des œuvres documentaires, des essais. Poète de la nature, Jules Verne chante les forêts, les paysages, les animaux, l'équilibre naturel à travers ses romans. Si presque toutes ses œuvres évoquent à un moment ou un autre les rapports entre l'homme et son environnement, près de la moitié traitent tout particulièrement de ces questions. Sans prétendre à l'exhaustivité, je voudrais évoquer de quelle manière la sensibilité écologique s'exprime à travers une vingtaine de *Voyages extraordinaires*. On y trouve des remarques et des passages liés aux relations entre l'homme, les animaux et la planète, questionnant également l'habitat urbain du XIX<sup>e</sup> siècle et les impacts des activités humaines sur l'écosystème et l'environnement.

Dès le premier roman publié en 1863, *Cinq semaines en ballon*, le docteur Fergusson survole l'Afrique où apparaissent les animaux sauvages peuplant la savane africaine tandis que les oiseaux envahissent le ciel. Déjà les personnages discutent de la chasse et remettent en cause le fait de chasser pour le plaisir. Dans les romans suivants, les explorateurs, les scientifiques, les aventuriers, explorent des univers extrêmes, fonds sous-marins, entrailles de la terre, pôle nord. Tour à tour poète chantant la beauté de la nature, observateur et classificateur scientifique, pédagogue, rapporteur d'anecdotes liées aux pays traversés et aux paysages, dramaturge fasciné par les bêtes sauvages, leur liberté, mais aussi leur fragilité, conscient de l'équilibre précaire de la nature, bien que réaliste face à la nécessité de se nourrir et admiratif du courage et de l'adresse des chasseurs et des pêcheurs, Jules Verne montre dans de nombreux romans des préoccupations écologiques réelles. Il dénonce fréquemment les abus commis par l'homme sur son environnement, s'inquiète de l'équilibre des écosystèmes, de l'extinction possible de plusieurs espèces animales, ainsi que des modifications que l'homme produit, volontairement ou non, sur son environnement.

Jules Verne revient à de nombreuses reprises sur des questions liées à l'écologie et à ce qu'on appelle aujourd'hui le « développement durable », en évoquant la coupe sauvage des forêts dans le roman *Famille-sans-nom*, la disparition des baleines et des lamantins dans *Vingt mille lieux sous les mers*, *Les Histoires de Jean-Marie Cabidoulin* ou *Le Sphinx des glaces*, la chasse à outrance des animaux à fourrures dans *César Cascabel* et *Le Pays des fourrures...* Dans son magnifique roman *Voyages et aventures du Capitaine Hatteras*, Jules Verne décrit également un Pôle nord fantasmé, où hommes et animaux semblent pouvoir vivre côte à côte en harmonie dans une nature vierge et pure comme aux premiers temps du monde...

## I. Jules Verne précurseur des questions écologiques ?

Mais si les romans de Jules Verne posent d'intéressantes questions écologiques, comment l'écrivain peut-il être aussi au fait de ces réalités, où puise-t-il ses informations ? En réalité, ses sources sont éclectiques. L'un des chercheurs verniens les plus avancés dans la question des sources, Alexandre Tarrieu, relève notamment l'importance de la revue de géographie le *Tour du Monde*, qui propose des récits d'explorateurs aux quatre coins du globe. Jules Verne utilise aussi des encyclopédies et autres volumes, la *Géographie universelle* d'Elisée Reclus, l'*Histoire Naturelle* de Lapeyroue ainsi que celle de Buffon. Souvent, l'écrivain cite ses sources dans ses romans mêmes, comme Edouard Foa dans *Le Village aérien* (publié en 1901), en ce qui concerne la chasse des éléphants et le commerce de l'ivoire en Afrique. Edouard Foa a, en effet, publié plusieurs ouvrages consacrés à la description de l'Afrique dans les années 1890, au moment où Jules Verne rédige son roman.

Par ailleurs, on peut dire que les préoccupations écologiques sont dans l'air du temps à l'époque de Jules Verne. En effet, si le mot « écologie » devient à la mode dans les médias et auprès du grand public dans les années 1970, le terme même d'« écologie » est fondé par le biologiste allemand Ernst Haeckel dès 1866, alors que Jules Verne publie ses premiers *Voyages extraordinaires*. La définition de Haeckel – la plus fréquemment citée – stipule que l'écologie recouvre « la totalité de la science des relations de l'organisme avec l'environnement, comprenant, au sens large, toutes les conditions d'existence » (*Morphologie générale des organismes*, 1866). En 1859, Charles Darwin publie de son côté son célèbre ouvrage *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*. En 1877, le professeur Karl Möbius publie de son côté les résultats d'une enquête sur l'épuisement des bancs d'huîtres du Schleswig-Holstein, dans lequel il conclut que « l'élargissement du marché rendu possible par le chemin de fer, a entraîné une surpêche qui est la cause essentielle de l'épuisement des bancs ». Möbius invente le terme « biocénose », qui désigne une communauté d'êtres vivants, végétaux et animaux, occupant ensemble un territoire donné.

En outre, si le XIX<sup>e</sup> siècle constitue un tournant majeur dans l'évolution des idées, notamment scientifiques, plusieurs grandes figures de l'histoire naturelle avaient déjà effectué dès le XVIII<sup>e</sup> siècle des recherches dans le domaine des relations entre les êtres vivants et leur environnement, dont Carl von Linné, Alexandre de Humboldt, Charles Lyell, Cuvier et Buffon. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, les grandes expéditions scientifiques menées par des Occidentaux permettent d'étudier les pays et les continents, leur faune, leur flore, avec parfois des retombées économiques importantes, que l'on songe à la découverte de la pomme de terre ou à celle de la betterave. Ces expéditions donnent lieu à des récits d'exploration détaillés, publiés en volumes ou dans des revues. Le chemin de fer, la marine à voile et à vapeur, le télégraphe, l'électricité, les progrès de la métallurgie, permettent progressivement aux hommes de se déplacer plus vite et plus loin sur la planète. Alors s'ouvre à eux l'univers fabuleux d'autres peuples, d'autres formes de nature... Dans le même temps, les livres, les magazines de science et de voyage, les grands journaux

populaires apportent cette connaissance à un nombre grandissant de gens qui apprennent à lire. Grâce à ces nouvelles connaissances, des auteurs curieux et soucieux de refléter au mieux la pensée et les découvertes de leur époque, comme Jules Verne, peuvent être au courant de détails encore peu connus du grand public.

C'est d'ailleurs là que Jules Verne trouve sa voie, fortement encouragé par son éditeur Pierre-Jules Hetzel : familiariser le grand public avec les découvertes et les préoccupations de son époque. Un tel projet inclut tout naturellement les questions que nous qualifions aujourd'hui d'écologie et de développement durable. Si Jules Verne est un précurseur dans ce domaine, c'est donc d'abord parce qu'il est l'un des premiers écrivains qui a choisi d'évoquer les préoccupations des savants, naturalistes et explorateurs dans une œuvre romanesque destinée au grand public. L'écrivain se fait l'écho de préoccupations contemporaines. Rappelons que les premiers traités internationaux concernant la protection de la nature datent de cette époque : un accord sur la protection des phoques dans la mer de Behring est signé à Paris en 1883, et une convention internationale traite en 1895 de la protection internationale des oiseaux bénéfiques à l'agriculture.

A travers ses romans, Jules Verne raconte l'évolution rapide du monde avec une grande lucidité et se montre sans complaisance pour les hommes qui n'hésitent pas à exploiter à outrance la nature et certaines espèces animales comme les baleines, les lamantins, les phoques, les éléphants, les otaries, les castors, les loutres, les orignaux, les wapitis, au risque de les faire disparaître. Son talent, c'est d'avoir su traduire sous la forme romanesque des interrogations de son temps, en particulier les questions écologiques, qui résonnent aujourd'hui de façon étonnamment modernes.

## **II. Jules Verne, admirateur des beautés naturelles**

Jules Verne admire profondément le monde et ses merveilles naturelles. Dans nombre de ses romans, l'écrivain se fait poète, évoquant pour ses lecteurs une nature sauvage et grandiose, comme le montreront bien quelques passages choisis.

### Un Pôle Nord magnifié dans *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*

Dans ce roman publié en 1864-1865, Jules Verne décrit un Pôle Nord fantasmé, véritable paradis naturel où les animaux vivent ensemble dans un environnement protégé. Sa description de la mer libre que ses héros découvrent au Pôle est considérée par beaucoup comme l'un des passages les plus poétiques de son œuvre. En voici un extrait : « *il semblait que le bassin polaire fût éclairé par-dessous à la façon d'un immense aquarium ; quelque phénomène électrique, produit au fond des mers, en illuminait sans doute les couches les plus reculées. Aussi la chaloupe semblait suspendue sur un abîme sans fond. A la surface de ces eaux étonnantes, les oiseaux volaient en bandes innombrables, pareilles à des nuages épais et gros de tempêtes. Oiseaux de*

*passage, oiseaux de rivage, oiseaux rameurs, ils offraient dans leur ensemble tous les spécimens de la grande famille aquatique, depuis l'albatros, si commun aux contrées australes jusqu'au pingouin des mers arctiques, mais avec des proportions gigantesques ».*

#### Les paysages du grand nord dans *Le Pays des fourrures*

Dans *Le Pays des fourrures* (1872-1873), Jules Verne revient sur les beautés de la nature du grand nord, qu'il semble tout particulièrement apprécier. Il y décrit notamment l'arrivée du printemps de manière poétique et émouvante : *« Les premiers beaux jours étaient arrivés. Le fond vert des collines commençait à reparaitre sous les couches de neige en partie effacées. Quelques oiseaux, des cygnes, des tétras, des aigles à tête chauve et autres migrateurs venant du sud, passaient à travers les airs attiédés. Les bourgeons se gonflaient aux extrêmes branches des peupliers, des bouleaux et des saules. Les grandes mares, formées çà et là par la fonte des neiges, attiraient ces canards à tête rouge dont les espèces sont si variées dans l'Amérique septentrionale. Les guillemots, les puffins, les eider-ducks, allaient chercher au nord des parages plus froids. Les musaraignes, petites souris microscopiques, grosses comme une noisette, se hasardaient hors de leur trou, et dessinaient sur le sol de capricieuses bigarrures du bout de leur petite queue pointue. C'était une ivresse de respirer, de humer ces rayons solaires que le printemps rendait si vivifiants! La nature se réveillait de son long sommeil, après l'interminable nuit de l'hiver, et souriait en s'éveillant. L'effet de ce renouveau est peut-être plus sensible au milieu des contrées hyperboréennes qu'en tout autre point du globe ».*

#### Les fonds sous-marins dans *Vingt mille lieues sous les mers*

A côté de la fascination qu'il éprouve pour les régions polaires, Jules Verne ressent un amour profond pour la mer. Celle-ci apparaît dans la plupart des *Voyages extraordinaires*, et l'écrivain lui-même posséda trois bateaux sur lesquels il aimait à naviguer. Jules Verne consacre à la mer et aux profondeurs sous-marines son roman peut-être le plus célèbre, *Vingt mille lieues sous les mers*, publié en 1870. Dans celui-ci, à travers une tirade restée célèbre, le capitaine Nemo explique que *« la mer est le vaste réservoir de la nature. C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas avec elle ! Là est la suprême tranquillité. La mer n'appartient pas aux despotes »*. Jules Verne offre ensuite à foison de magnifiques descriptions marines, telles le phénomène de la réfraction de la lumière sur le corail durant l'excursion à l'île Crespo, la faune et la flore de l'océan indien, ou encore l'enterrement d'un marin dans un cimetière de corail. Ardent défenseur de la nature et de la mer en général, Nemo en fait admirer longuement les merveilles à ses hôtes forcés, le professeur Aronnax, Ned Land et Conseil. Tour à tour, chacune des mers du globe est explorée, donnant prétexte à de féériques descriptions ainsi qu'à nombre d'anecdotes sur les animaux marins et les richesses de la mer.

Dans un autre roman moins connu, *Le Rayon vert* (1882), Jules Verne propose dans le chapitre intitulé « *Les Magnificences de la Mer* » une véritable ode à l'océan dans la bouche de son héros Olivier Sinclair : « *Océan ! ce mot dit tout ! c'est l'immensité ! Il recouvre à des profondeurs insondables des prairies sans bornes, et près desquelles les nôtres sont désertes ! a dit Darwin. Que sont, en face de lui, les plus vastes continents ? de simples îles qu'il entoure de ses eaux ! Il couvre les quatre cinquièmes du globe ! Par une sorte de circulation incessante, - comme une créature vivante, dont le cœur battraît à la ligne équatoriale, - il se nourrit lui-même avec les vapeurs qu'il émet, dont il alimente les sources, qui lui reviennent par les fleuves, ou qu'il reprend directement par les pluies sorties de son sein ! Oui ! l'Océan, c'est l'infini, infini qu'on ne voit pas, mais qu'on sent, suivant l'expression d'un poète, infini comme l'espace qu'il reflète dans ses eaux !* ».

### Le fleuve Amazone dans *La Jangada*

Les fleuves font également l'admiration de Jules Verne, dont plusieurs romans se déroulent le long du Danube, du Saint-Laurent ou de l'Amazone. Dans *La Jangada*, l'auteur consacre un chapitre entier au fleuve Amazone, à travers une discussion chaleureuse entre deux des protagonistes, discussion qu'il conclut en indiquant : « *Ils en parlaient avec une sorte de furie, ces deux jeunes gens, de l'incomparable fleuve ! Ils étaient bien les enfants de cet Amazone, dont les affluents, dignes de lui-même, forment des chemins « qui marchent » à travers la Bolivie, le Pérou, l'Équateur, la Nouvelle-Grenade, le Venezuela, les quatre Guyanes, anglaise, française, hollandaise et brésilienne ! Que de peuples, que de races, dont l'origine se perd dans les lointains du temps ! Eh bien, il en est ainsi des grands fleuves du globe ! Leur source véritable échappe encore aux investigations. Nombres d'États réclament l'honneur de leur donner naissance ! L'Amazone ne pouvait échapper à cette loi. Le Pérou, l'Équateur, la Colombie, se sont longtemps disputé cette glorieuse paternité* ».

Jules Verne s'intéresse aussi de près aux effets que l'environnement produit sur les hommes. C'est ainsi par exemple qu'il prend soin d'expliquer que « *quoi qu'aient pu dire des voyageurs évidemment mal informés, l'Amazone coule à travers toute une partie salubre de l'Amérique méridionale* ». Il se réfère aussi au professeur Agassiz et au missionnaire Durand pour affirmer que « *le bassin de l'Amazone n'a rien des chaleurs torrides des contrées de l'Asie et de l'Afrique, traversées par les mêmes parallèles. La vaste plaine qui lui sert de vallée est tout entière accessible aux larges brises que lui envoie l'océan Atlantique. Aussi les provinces auxquelles le fleuve a donné son nom ont-elles l'incontestable droit de se dire les plus salubres d'un pays qui est déjà l'un des plus beaux de la terre* ».

### Les chutes du Niagara, un site très admiré

Il est quelques sites naturels, peu nombreux, sur lesquels Jules Verne revient souvent. Les chutes du Niagara en font partie. Décrites dans cinq des *Voyages extraordinaires*, les chutes ont la particularité que Jules Verne a pu les voir en personne en 1867, au terme d'un voyage accompli à bord du transatlantique le *Great Eastern*. Dans le roman *Une ville flottante* publié en 1871, Jules Verne en donne une description dithyrambique : « *La nature, en cet endroit, l'un des plus beaux du monde, a tout combiné pour émerveiller les yeux. Ce retour du Niagara sur lui-même favorise singulièrement les effets de lumière et d'ombre. Le soleil, en frappant ces eaux sous tous les angles, diversifie capricieusement leurs couleurs, et qui n'a pas vu cet effet ne l'admettra pas sans conteste. En effet, près de Gost-Island, l'écume est blanche ; c'est une neige immaculée, une coulée d'argent fondu qui se précipite dans le vide. Au centre de la cataracte, les eaux sont d'un vert de mer admirable, qui indique combien la couche d'eau est épaisse. (...) Vers la rive canadienne, au contraire, les tourbillons comme métallisés sous les rayons lumineux, resplendissent, et c'est de l'or en fusion qui tombe dans l'abîme. Au-dessous, la rivière est invisible. Les vapeurs y tourbillonnent. J'entrevois, cependant, d'énormes glaces accumulées par les froids de l'hiver ; elles affectent des formes de monstres qui, la gueule ouverte, absorbent par heure les cent millions de tonnes que leur verse cet inépuisable Niagara. »*

### La forêt dans *Le Village aérien* et *La Maison à vapeur*

Parmi les différentes merveilles naturelles, Jules Verne est également très sensible à la forêt ; plusieurs de ses romans décrivent les forêts aux quatre coins du globe. *Le Village aérien* (1901) décrit par exemple la beauté de la forêt africaine : « *Les arbres, laissant entre eux des intervalles de vingt à trente pieds, ressemblaient aux bas piliers d'une substruction colossale et leurs ramures devaient couvrir une aire de plusieurs milliers de mètres superficiels. Là, en effet, s'aggloméraient ces sycomores africains dont le tronc se compose d'une quantité de tiges soudées entre elles ; des bombax au fût symétrique, aux racines gigantesques et d'une taille supérieure à celle de leurs congénères ; des baobabs, reconnaissables à la forme de courge qu'ils prennent à leur base, d'une circonférence de vingt à trente mètres, et que surmonte un énorme faisceau de branches pendantes ; des palmiers doum à tronc bifurqué ; des palmiers deleb à tronc gibbeux ; des fromagers à tronc évidé en une série de cavités assez grandes pour qu'un homme puisse s'y blottir ; des acajous donnant des billes d'un mètre cinquante de diamètre et que l'on peut creuser en embarcations de quinze à dix-huit mètres, d'une capacité de trois à quatre tonnes ; des dragonniers aux gigantesques dimensions ; des bauhinias, simples arbrisseaux sous d'autres latitudes, ici les géants de cette famille de légumineuses. On imagine ce que devait être l'épanouissement des cimes, de ces arbres à quelques centaines de pieds dans les airs ».*

Dans *La Maison à Vapeur*, Jules Verne se plaît à décrire une forêt de banyans traversée par les héros en Inde, dans laquelle les arbres semblent former une famille solidaire plutôt qu'une banale

forêt : « *Les banians, ces géants de la flore indoue, sont de véritables grands-pères, on pourrait dire des chefs de famille végétale, qu'entourent leurs enfants et petits-enfants. Ceux-ci, s'élançant d'une racine commune, montent droit autour du tronc principal, dont ils sont complètement dégagés, et vont se perdre dans la haute ramure paternelle. Ils ont vraiment l'air d'être couvés sous cet épais feuillage, comme les poussins sous les ailes de leur mère. De là le curieux aspect que présentent des forêts plusieurs fois séculaires. Les vieux arbres ressemblent à des piliers isolés, supportant l'immense voûte, dont les fines nervures s'appuient sur de jeunes banians, qui deviendront piliers à leur tour.* »

### Le parc de Yellowstone dans Le Testament d'un excentrique

Dans *Le Testament d'un excentrique* (publié en 1899), Jules Verne consacre enfin un chapitre entier, intitulé « le parc national », à Yellowstone. L'écrivain, qui puise ses informations notamment chez Elisée Reclus (qu'il cite), décrit le lieu, déclaré « parc national » par le Congrès américain le 1<sup>er</sup> mars 1872, comme « *la huitième merveille du monde* ». Bien renseigné, Jules Verne annonce déjà dans ce roman que les parcs naturels auront vocation à se multiplier : « *Les parcs nationaux, pourrait-on dire, sont au territoire de la République ce que les squares sont à ses grandes cités. D'autres que celui du Yellowstone ont été créés ou se créeront à court délai, – tel celui du Crater Lake, dans la région volcanique du nord-ouest, telle cette Suisse américaine, ce Jardin des Dieux, magnifiquement encadré dans la zone montagneuse du Colorado* ». Le parc de Yellowstone donne lieu à des descriptions enthousiastes de l'auteur : « *Max Réal parcourut les vallées, les cañons, les fonds lacustres, allant de merveille en merveille, d'admiration en admiration. Dans cet angle du Wyoming, arrosé par le Fire Hole et le Yellowstone supérieur, dont le sol frémit sous le pied comme les tôles d'une chaudière, se mélangent, s'amalgament, se combinent, les substances telluriques sous l'action des feux internes inépuisablement alimentés au foyer central, et dont les mugissements s'échappent par mille bouches. Là se produisent les phénomènes les plus inattendus, semblables à ces effets scéniques d'une féerie provoqués par la baguette du magicien, au milieu des prodiges de ce Parc National du Yellowstone, dont on ne saurait trouver l'équivalent en n'importe quelle autre contrée du globe* ».

Dans ce même chapitre, Jules Verne s'étend longuement sur le concept de parc national, qui consiste à « *soustraire à toute occupation par des particuliers et mettre sous la protection de l'État une partie du sol de l'Union* », afin de créer une vaste région « *dont la jouissance pleine et entière resterait réservée au peuple américain* ». L'écrivain explique que le rapporteur de la loi créant le parc de Yellowstone la considère comme « *une mesure conforme à l'esprit de progrès* ». L'idée de protéger les espaces naturels, de les préserver des dégâts causés par l'activité humaine, est donc assimilée à un progrès.

S'il est parfois considéré comme un chantre du progrès technique – encore que cette affirmation reste sujette à caution lorsque l'on voit la vision pessimiste du progrès véhiculée par des romans tels *Maître du monde* –, Jules Verne considère que le progrès, l'extension de l'homme

sur la planète doit s'accompagner de mesures nécessaires pour sauvegarder des espaces naturels vierges. Le parc de Yellowstone, d'une superficie de près de 9 000 m<sup>2</sup>, est présenté comme « *le pays le plus inutile du monde, pourtant l'un des plus célèbres, dont la valeur est uniquement due à ses beautés, à ses étrangetés naturelles, et auquel la main de l'homme ne pourrait ajouter* ». Immédiatement cependant, le sens de l'ironie de l'écrivain prend le dessus, et il nous livre, comme dans de nombreux autres romans, une analyse de la société et de la mentalité américaine, en précisant que la main de l'homme « *est intervenue, cependant, dans le but d'attirer les excursionnistes des cinq parties du monde, dont le rapport officiel prévoyait et provoquait l'exode par milliers. La circulation est facilitée par des routes carrossables à travers ce dédale chaotique. Des établissements se sont élevés, où l'élégance le dispute au confort. On peut parcourir le domaine en toute sécurité. Ce qui est plutôt à craindre, c'est qu'il ne devienne une station thermale, une immense ville d'eaux, où foisonneront les malades, attirés par les sources chaudes du Fire Hole et du Yellowstone* ». Et c'est en citant Elisée Reclus que Jules Verne explique, non sans humour, à ses lecteurs que « *ces parcs nationaux sont déjà devenus d'immenses domaines de chasse pour les directeurs de compagnies financières, qui en possèdent les chemins de fer d'accès et les principaux hôtels. C'est ainsi que l'établissement de Terrasse Mammoth est le centre d'une véritable principauté. Qui l'aurait cru ?... Une principauté dans la grande République Nord-Américaine !* ».

S'il admire et chante la beauté de la nature, Jules Verne est particulièrement sensible aux relations qu'entretient l'homme avec son environnement. Dans plusieurs romans, il revient sur les dangers que l'homme fait peser sur la nature sauvage.

### **III. La nature menacée par l'homme**

Dès ses premiers romans, Jules Verne dénonce les excès de l'homme qui mettent en péril les équilibres naturels et les écosystèmes. Les *Voyages extraordinaires* se font ainsi le relais de préoccupations écologiques, sensibilisant le lectorat à l'intérêt de la préservation des ressources. L'écrivain prône la mesure dans l'exploitation des ressources tant animales que forestières, afin de préserver l'avenir.

#### Baleines et lamantins, deux animaux dont la chasse à outrance menace l'écosystème marin

Le roman *Vingt mille lieues sous les mers* met en avant le fait que la mer est abîmée par l'action des hommes. Jules Verne rejoint ainsi des auteurs comme Jules Michelet, qui publie par exemple en 1861 un ouvrage intitulé *La Mer*. Michelet y dénonce la manière dont les hommes ont mis la main sur la mer, « *de manière aveugle, brutale, violente* ». Il s'insurge contre le « *progrès dans l'extermination* », déplorant le passage du harpon à la drague, filet destructeur qui « *traîne, immense et lourd, et moissonne jusqu'à l'espérance, balayant le fond de l'Océan* ». Michelet



explique que « *la destruction de telle espèce peut être une atteinte fâcheuse à l'ordre, à l'harmonie du tout* » et invite l'homme à chasser les espèces qui pullulent, mais en prenant soin de les conserver dans toute leur diversité. L'écrivain va même jusqu'à proposer que « *les grandes nations s'entendent pour substituer à cet état sauvage un état de civilisation, où l'homme plus réfléchi ne gaspille plus ses biens, ne se nuise plus à lui-même* », en promulguant un « droit de la mer ».

L'idée que la mer est pillée par les hommes au-delà du raisonnable commence ainsi à émerger au XIX<sup>e</sup> siècle. Ayant l'intuition de l'importance de cette question, Jules Verne y consacre un roman entier, qui met en avant à la fois la beauté et la fragilité de l'écosystème marin. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, le narrateur Aronnax dénonce la disparition des lamantins, espèce utile pour lutter contre les plantes aquatiques vénéneuses car ils « *doivent paître les prairies sous-marines et détruire ainsi les agglomérations d'herbes qui obstruent l'embouchure des fleuves tropicaux* ». Or, remarque Aronnax, « *depuis que les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles [...] les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées. Les végétations vénéneuses se sont multipliées sous ces mers torrides, et le mal s'est irrésistiblement développé depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux Florides. Et s'il faut en croire Toussenel, ce fléau n'est rien encore auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques* ». En 1881, Verne dénonce de nouveau la chasse des lamantins en Amérique latine dans *La Jangada* : « *On les a tant poursuivis, ces pauvres cétacés, qu'ils commencent à devenir assez rares dans les eaux de l'Amazonie et de ses affluents, et on leur laisse si peu le temps de grandir, que les géants de l'espèce ne dépassent pas sept pieds maintenant* », concluant que l'espèce tend « *à sa complète destruction* ».

En ce qui concerne la chasse à la baleine, Jules Verne insiste sur le fait qu'elle a permis l'exploration des régions les plus éloignées du monde civilisé. C'est ainsi qu'il écrit dans *Le sphinx des glaces*, « *en 1830, John Biscoe, commandant le Tuba et le Lively, appartenant aux frères Enderby, fut chargé d'explorer les régions australes en chassant la baleine et le phoque* ». Déjà dans *Vingt mille lieues*, l'écrivain expliquait : « *Le rôle joué par la baleine dans le monde marin, et son influence sur les découvertes géographiques, ont été considérables. C'est elle, qui, entraînant à sa suite, les Basques d'abord, puis les Asturiens, les Anglais et les Hollandais, les enhardit contre les dangers de l'océan et les conduisit d'une extrémité de la terre à l'autre* ». Cependant, dans *Un capitaine de quinze ans* (1878), Jules Verne déplore la raréfaction des baleines en Antarctique : « *A cette époque déjà, la pêche devenait difficile. Les cétacés, pourchassés à l'excès, se faisaient rares. La baleine franche, qui porte le nom de « Nord-caper » dans l'océan Boréal, et celui de « Sulpher-boltone » dans les mers du Sud, tendait à disparaître* ». Puis en 1897, dans *Le Sphinx des glaces*, l'auteur se réfère cette fois à deux enquêtes menées aux Etats-Unis en 1827 et 1862 pour dénoncer une chasse à la baleine frénétique : « *Que les Américains prennent garde de se livrer à une destruction exagérée!... Peu à peu les baleines deviendront rares sur ces mers du sud, et il faudra les pourchasser jusqu'au-delà des banquises* ».

### Les animaux à fourrure menacés d'extinction

L'écrivain évoque à plusieurs reprises le risque d'extinction des animaux à fourrure. Dans *Le Pays des fourrures*, Jasper Hobson s'écrie qu'il « *se trouvera toujours quelque jolie femme qui aura envie d'un manchon de zibeline ou d'une pèlerine de wison, et il faudra bien la satisfaire !* », ajoutant que « *la nature humaine est ainsi faite, et l'appât du gain entraînera toujours l'homme plus loin et plus vite que l'intérêt scientifique.* » La baisse du nombre d'animaux à fourrure, déjà perceptible à l'époque où Jules Verne rédige son roman, est clairement due à l'homme. Comme l'explique Hobson, « *on a traqué et tué sans relâche. Ces massacres se sont faits sans discernement. Les petits, les femelles pleines n'ont même pas été épargnés. De là, une rareté inévitable dans le nombre des animaux à fourrures. La loutre a presque complètement disparu et ne se retrouve guère que près des îles du Pacifique nord. Les castors se sont réfugiés par petits détachements sur les rives des plus lointaines rivières. De même pour tant d'autres animaux précieux qui ont dû fuir devant l'invasion des chasseurs. Les trappes, qui regorgeaient autrefois, sont vides maintenant. Le prix des peaux augmente, et cela précisément à une époque où les fourrures sont très recherchées. Aussi, les chasseurs se dégoûtent, et il ne reste plus que les audacieux et les infatigables qui s'avancent maintenant jusqu'aux limites du continent américain.* » Jules Verne cite ensuite d'autres animaux menacés, dont les castors, les blaireaux, les martres, les visons et les renards.

En 1890, dans *César Cascabel*, la chasse des phoques et des otaries aux îles Pribyloff et sur l'île de Behring est de nouveau dénoncée : « *Aussi est-ce le rendez-vous des chasseurs de profession d'otaries et de loutres de mer, ces dernières, très nombreuses il y a moins d'un siècle, maintenant raréfiées par une destruction à outrance. Quant aux otaries – nom générique sous lequel on comprend les lions de mer, les vaches de mer, les ours de mer – elles s'y agglomèrent par troupes innombrables, et la race ne semble pas en devoir jamais s'éteindre. Et cependant, tant que dure la saison chaude, quelle chasse on leur donne !* ».

### Les wapitis dans *Le Pays des fourrures* (1872-1873)

D'autres animaux semblent également devenir plus rares, voire être en voie de disparition. Les wapitis par exemple ont dû modifier leurs habitudes de vie suite à la chasse incessante qui leur est faite. Jules Verne écrit dans *Le Pays des fourrures* : « *Ces wapitis étaient autrefois répandus sur tous les territoires de l'Amérique septentrionale, et les États de l'Union en recelaient un grand nombre. Mais, les défrichements s'opérant de toutes parts, les forêts tombant sous la hache des pionniers, le wapiti dut se réfugier dans les paisibles districts du Canada. Là encore, la tranquillité lui manqua bientôt, et il dut fréquenter plus spécialement les abords de la baie d'Hudson* ».

## La chasse des éléphants pour l'ivoire

Dans plusieurs romans, Jules Verne évoque la chasse abusive des éléphants. Dès *Cinq semaines en ballon* (1863), alors qu'une défense d'éléphant est brisée par mégarde, le chasseur Dick Kennedy se lamente sur cet « ivoire qui en Angleterre vaudrait 35 guinées les cent livres ! ». Mais son compagnon, le docteur Fergusson le reprend : « Est-ce que nous sommes des trafiquants d'ivoire ? Sommes-nous venus ici pour faire fortune ? ». L'écrivain revient sur la chasse aux éléphants dans *Le Village aérien*, dans lequel il note : « *si nombreux qu'ils soient, l'espèce finira par disparaître. Comme un éléphant rapporte environ cent francs d'ivoire, on les chasse à outrance. Chaque année, d'après les calculs de M. Foa, on n'en tue pas moins de quarante mille sur le continent africain, qui produisent sept cent cinquante mille kilogrammes d'ivoire expédiés en Angleterre. Avant un demi-siècle, il n'en restera plus un seul, bien que la durée de leur existence soit considérable. Ne serait-il pas plus sage de tirer profit de ces précieux animaux par la domestication, puisqu'un éléphant est capable de porter la charge de trente-deux hommes et de faire quatre fois plus de chemin qu'un piéton ? Et puis, étant domestiqués, ils vaudraient, comme dans l'Inde, de quinze cents à deux mille francs, au lieu des cent francs que l'on tire de leur mort* ». Effectivement d'ailleurs, dans les romans *Le Tour du monde en 80 jours* et *La Maison à vapeur*, Jules Verne insiste sur le fait que les éléphants sont vénérés en Inde, où ils valent très chers vivants.

## Des chasseurs enragés qui peinent à se contrôler

Si nombre de chasseurs sont plutôt sympathiques parmi les *Voyages extraordinaires* (Ned Land de *Vingt mille lieues sous les mers*, le capitaine Hod de *La Maison à vapeur*, Dick Kennedy de *Cinq semaines en ballon*), la chasse industrielle ou pratiquée à outrance pour le plaisir est souvent dénoncée, et les chasseurs enragés ne sont pas les bienvenus. Dans *Le sphinx des glaces* par exemple, une partie de l'équipage de l'*Halbrane* se compose de matelots qui voudraient chasser les baleines qu'ils croisent : « *Les baleines commençaient à se montrer en troupe. [...] Aussi, les nouveaux matelots de bord, – surtout les Américains, – ne cachaient-ils point leurs regrets à voir l'indifférence du capitaine en présence de tant d'animaux qui valaient leur pesant d'or* ». Une animation similaire s'empare des marins du *Pilgrim* dans *Un capitaine de quinze ans*, ce que Jules Verne rapporte avec humour : « *S'il est vrai qu'un horloger ne puisse se trouver dans un salon en présence d'une pendule sans éprouver l'irrésistible besoin de la remonter, combien plus encore le baleinier devant une baleine doit-il être pris de l'impérieux désir de s'en emparer !* ». Jules Verne joue sur les contrastes, et tandis que les matelots qui regardent la baleine n'y voient qu'« *une cargaison de barils d'huile qui flottait à portée de leur main* », le petit Jack, encore capable d'admiration naïve du haut de ses cinq ans, demande aux marins de ne pas faire « *trop de mal à la pauvre baleine* » ! De même, dans *Vingt mille lieues*, Ned Land connaît des moments de frustration lorsque Nemo l'empêche de se livrer à son activité favorite : « *En détruisant la baleine*

*australe comme la baleine franche, êtres inoffensifs et bons, vos pareils, maître Land, commettent une action blâmable. C'est ainsi qu'ils ont déjà dépeuplé toute la baie de Baffin, et qu'ils anéantiront une classe d'animaux utiles.* » Le narrateur Arronax /Jules Verne se montre d'accord avec Nemo, concluant que « *l'acharnement barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'océan* ».

Jules Verne met également en scène un chasseur convaincu en la personne d'Altamont, qui accompagne le capitaine Hatteras et le docteur Clawbonny dans leur découverte de la nature vierge du Pôle Nord. En voyant de jeunes lièvres polaires folâtrer autour d'eux, Altamont ne peut s'empêcher d'armer son fusil, se faisant traiter de « *chasseur enragé* » par le docteur qui l'incite à ne pas tirer sur ces animaux, dont Jules Verne nous dit qu'« *avec de jolis airs naïfs* », ils « *s'avançaient vers ces trois hommes, dont ils ne paraissaient pas redouter la présence* ». Ami des bêtes, Clawbonny s'exclame alors : « *Pourquoi des coups de fusil à qui vient chercher des caresses ? La mort de ces petites bêtes nous est bien inutile.* ». Soutenu par Hatteras, Clawbonny obtient à grande peine qu'Altamont laisse la vie sauve, non seulement aux lièvres, mais aussi aux ptarmigans, aux oiseaux divers et aux rennes qui s'approchent des hommes sans méfiance, n'en ayant jamais vu. Mais Jules Verne précise : « *le docteur eut beaucoup de peine à contenir les instincts d'Altamont ; l'Américain ne pouvait voir tranquillement ce magnifique gibier sans qu'une ivresse de sang lui montât au cerveau* ».

Naturellement, le propos de Jules Verne n'est pas de critiquer la chasse en elle-même. Qu'il ait des préoccupations écologiques, soit. Mais Jules Verne, homme du XIX<sup>e</sup> siècle, n'est pas du genre à prôner un régime végétarien ! Encore une fois, il s'agit pour les hommes de tuer les animaux pour se nourrir, mais toujours à bon escient, sans cruauté excessive, et en respectant un équilibre naturel de manière à préserver l'ensemble des espèces animales et à ne pas porter atteinte aux beautés de notre planète.

### Le problème de la déforestation

Jules Verne prête un grand intérêt au problème de la déforestation. Il faut rappeler que l'entretien et la protection des forêts ont fait l'objet de diverses lois et ordonnances depuis bien longtemps. En France, dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, plusieurs ordonnances et édits royaux pointent cette question et commencent à mettre en place un système de protection nationale des « *eaux et forêts* ». En 1835, Charles Fourier dénonce le « *ravage croissant des forêts* ». Dans cette même veine, Jules Verne déplore l'abattage inconsidéré des arbres, par exemple au Canada dans son roman *Famille-sans-nom* (1889) : « *Aux alentours de la ferme, les forêts n'étaient pas de moindre importance. Elles couvraient autrefois tous les territoires limitrophes du Saint-Laurent, à partir de son estuaire jusqu'à la vaste région des lacs. Mais, depuis de longues années, que d'éclaircies y ont été pratiquées par le bras de l'homme ! Que d'arbres superbes, dont la cime se balance parfois à cent cinquante pieds dans les airs, tombent encore sous ces milliers de haches, troublant le silence des bois immenses où pullulent les mésanges, les piverts, les aodes, les rossignols, les*

*alouettes, les oiseaux de paradis aux plumes étincelantes, et aussi les charmants canaris, qui sont muets dans les provinces canadiennes ! Les « lumbermen », les bûcherons, font là une fructueuse mais regrettable besogne, en jetant bas chênes, érables, frênes, châtaigniers, trembles, bouleaux, ormes, noyers, charmes, pins et sapins, lesquels, sciés ou équarris, vont former ces chapelets de cages qui descendent le cours du fleuve. Si, vers la fin du dix-huitième siècle, l'un des plus fameux héros de Cooper, Nathaniel Bumpoo, dit Œil-de-Faucon, Longue-Carabine ou Bas-de-Cuir, gémissait déjà sur ces massacres d'arbres, ne dirait-il pas de ces impitoyables dévastateurs ce qu'on dit des fermiers qui épuisent la fécondité terrestre par des pratiques vicieuses : ils ont assassiné le sol ! ».*

Le problème de la déforestation revient à plusieurs reprises dans les romans verniens, par exemple dans *Mathias Sandorf* (1885) : « *Ce n'est pas que les arbres y soient nombreux, car les bûcherons travaillent ici comme partout, à détruire les antiques et splendides forêts, qui ne seront bientôt plus qu'à l'état de souvenir mythologique.* » Ainsi, les relations entre l'homme et la nature sont souvent conflictuelles. Mais si l'homme commet parfois des dégâts simplement par indifférence, comme c'est le cas pour la chasse ou l'abattage des arbres, pratiqués de manière anarchique, il a parfois des ambitions plus élevées et rêve de modifier la nature grâce à aux progrès technologiques. Jules Verne consacre deux romans à cette thématique : *L'Invasion de la mer* et *Sans dessus dessous*.

#### **IV. Les relations entre l'homme et son environnement**

##### Les tentatives de modification de la nature : *L'invasion de la mer* et *Sans dessus dessous*

Avec *L'Invasion de la mer* (publié en 1905), Jules Verne imagine une tentative des Français de modifier le désert tunisien afin de créer une mer intérieure. Des différents romans de l'écrivain qui montrent les efforts de l'homme pour modifier l'environnement, celui-ci est le seul qui voit la victoire de l'homme – encore qu'il reçoit un sérieux coup de pouce de la nature elle-même par le biais d'une providentielle éruption volcanique finale. Dès le début du roman, l'ingénieur M. de Schaller présente le projet qui consiste à réaliser « *une mer saharienne qui serait alimentée par les eaux du golfe de Gabès* », « *en la réduisant aux dimensions que permet la nature de ces terrains des chotts et des sebkha* ». Projet imaginé par les savants français, il est par contre fort mal perçu par les « indigènes », Jules Verne précisant que « *tout cela, si peu que ce fût relativement, ne s'était pas passé sans agir sur les imaginations des indigènes de ces contrées, nomades ou sédentaires, qui voyaient tout le Sud-Algérien au pouvoir des Roumis, et la fin de leur sécurité, de leur fortune hasardeuse et de leur indépendance. L'invasion de la mer dans leurs solitudes, c'en était fait d'une domination archi-séculaire* ».

Par la bouche de son ingénieur, l'écrivain énonce les trois principaux avantages qu'il y aurait à tirer de la création d'une mer saharienne : l'amélioration du climat, et donc du rendement

agricole, de l'Algérie et de la Tunisie ; l'assainissement des dépressions marécageuses tunisiennes et algériennes ; enfin la possibilité de pourvoir la région au sud de l'Aurès et de l'Atlas de nouvelles voies commerciales. On s'en rend compte, ce sont donc des raisons commerciales liées au colonialisme qui poussent la France à vouloir modifier le désert saharien. Jules Verne le dit explicitement, il s'agit d'assurer la tranquillité de la région « *en accroissant l'influence française en cette partie de l'Afrique* ».

Ce projet, réellement imaginé au XIX<sup>e</sup> siècle, et développé à partir de 1874 par le capitaine d'état-major Roudaire, fascine Jules Verne et lui donne matière à fiction. Dans la réalité, il sera cependant farouchement combattu et abandonné. Ses détracteurs craignaient en effet de nombreux aspects négatifs, depuis l'infiltration de l'eau salée dans les sols des oasis qui détruirait les plantations de dattiers, jusqu'à la transformation des bords des chotts en marécages pestilentiels. L'impossibilité pure et simple de l'entreprise fut aussi avancée (difficulté pour remplir les dépressions du terrain, pour percer un canal), tout comme son inutilité (impossibilité de savoir si les pluies retomberaient bien là il faudrait). Comme le montre Jules Verne, il n'est pas facile de modifier la nature, et encore moins facile de prévoir précisément les effets produits par les modifications apportées par la main de l'homme. Mais l'écrivain ajoute que ce projet avait « *séduit l'imagination des uns et sollicité la passion spéculatrice des autres* ». Dans le roman, le projet rencontre toutefois la farouche opposition des Touaregs, et seul un tremblement de terre permet finalement aux Français de réaliser la mer saharienne ! Ce coup de pouce de la nature permet à l'ingénieur de réaliser son rêve, et, dans le dénouement, d'adresser au représentant de la Compagnie franco-étrangère la phrase suivante : « *Monsieur le mandataire aux pouvoirs très étendus, un conseil d'ami : prenez plutôt des actions de la mer Saharienne.* »

Les héros de Jules Verne qui souhaitent modifier leur environnement agissent sous le coup d'une double motivation : d'une part, il s'agit le plus souvent d'un défi technique et/ou humain considérable à relever ; d'autre part, l'appât du gain est toujours présent. Comme dans *L'invasion de la mer*, le roman *Sans dessus dessous* (1889) relève de ces deux aspects. Le roman met en scène les artilleurs de la *North Polar Practical Association* qui ont pour projet de modifier l'axe de la Terre, de manière à changer le climat et ainsi à pouvoir exploiter les ressources énergétiques présentes sous la glace au Pôle Nord. Modifier l'axe de la terre représente à la fois un défi scientifique colossal pour le mathématicien J.-T. Maston et une source de bénéfices substantiels pour la Société américaine qui rachète les terres du pôle au début du roman. Jules Verne présente J.-T. Maston comme un simple cerveau, certes génial, mais en même temps parfaitement fermé aux questions humaines et aux conséquences néfastes que son génie scientifique peut provoquer. Ces questions résonnent chez nous de manière très actuelle, que l'on songe aux problèmes éthiques qui se sont posés aux savants mettant au point la bombe H ou plus récemment avec les avancées concernant les OGM, le génome humain ou les nanotechnologies.

La question des conséquences concrètes, et potentiellement néfastes, des avancées scientifiques sur notre environnement est posée par Jules Verne dans plusieurs romans, en particulier dans *Face au drapeau*, *Maître du monde* et *Sans dessus dessous*. Dans ce dernier, J-T Maston,

mathématicien génial, vit dans son monde sans souci des autres. Comme le dit Jules Verne, « *c'était de ce cerveau, où les idées cuisaient dans une matière cérébrale en perpétuelle ébullition, que s'était dégagé le projet de cette grande œuvre géographique, et la manière de la conduire à bonne fin* ». C'est grâce à ce calculateur remarquable en effet que les artilleurs américains entendent combattre la dureté du milieu polaire, qui ne s'est jusque-là pas laissé conquérir par l'homme, comme le souligne Jules Verne : « *le quatre-vingt-quatrième parallèle n'a jamais pu être dépassé. Et même, on peut affirmer qu'il ne le sera jamais par les moyens qui ont été employés jusqu'à ce jour, soit des navires pour atteindre la banquise, soit des radeaux pour franchir les champs de glace. Il n'est pas permis à l'homme d'affronter de pareils dangers, de supporter de tels abaissements de température. C'est donc par d'autres voies qu'il faut marcher à la conquête du Pôle!* ».

Au départ, l'idée « *à la fois si ingénieuse et si simple* » de « *modifier l'axe sur lequel se meut le sphéroïde terrestre* » stupéfie et subjugué les Américains, à qui sont présentés comme conséquences de ce remaniement de la nature le fait que la Terre jouira désormais d'une équinoxe perpétuelle (avec des jours et des nuits d'exactly douze heures) et d'une zone tempérée permanente, sans zones glaciales ni zones torrides et sans saisons : « *lorsque les conséquences du changement de l'axe furent portées à la connaissance du monde entier, elles eurent un retentissement extraordinaire. Et, à la première heure, on fit un accueil enthousiaste à ce problème de haute mécanique. La perspective d'avoir des saisons d'une égalité constante, et, suivant la latitude, « au gré des consommateurs », était extrêmement séduisante. On « s'emballait » sur cette pensée que tous les mortels pourraient jouir de ce printemps perpétuel que le chantre de Télémaque accordait à l'île de Calypso, et qu'ils auraient même le choix entre un printemps frais et un printemps tiède.* »

Cependant, des inquiétudes ne tardent pas à se faire jour à travers le monde, et on se met à craindre des « *catastrophes effrayantes à la surface du globe, au moment où le changement d'axe s'effectuerait* », car « *en somme, un choc est un choc, et il n'est jamais agréable d'en ressentir le coup ou même le contrecoup* ». Jules Verne ironise alors : « *Il semblait, vraiment, que les promoteurs de l'affaire ne s'étaient point préoccupés des bouleversements que leur œuvre pouvait provoquer sur notre infortuné globe pour n'en voir que les avantages* ».

L'opinion publique se met à critiquer vertement l'entreprise, et le savant Alcide Pierdeux provoque l'inquiétude en indiquant que d'après ses calculs, le niveau de la couche liquide changera sur presque tous les points du globe ; divers territoires seront abaissés ou surélevés d'au maximum 8 415 mètres ! Par la suite, lorsque l'on découvre dans la dernière partie du roman que l'envoi du projectile géant se fera depuis l'Afrique, le savant peut dresser une liste précise des conséquences dramatiques de la création d'un nouvel axe de rotation de la Terre, liste qu'on ne peut s'empêcher de mettre en parallèle avec les conséquences que l'on nous annonce aujourd'hui par rapport au phénomène du réchauffement climatique. Dans ce roman où Jules Verne critique sur un ton mordant les puissances occidentales et leur arrogance face à la nature et face au reste du monde, l'écrivain remarque : « *il convient d'observer que les directeurs de la North Polar*

*Practical Association se sont préoccupés d'en atténuer les effets dans la mesure du possible. En effet, si le tir se fût effectué vers le nord, les conséquences en auraient été désastreuses pour les portions les plus civilisées du globe. Au contraire, en tirant vers le sud, ces conséquences ne se feront sentir que dans des parties moins peuplées et plus sauvages au moins en ce qui concerne les territoires submergés. ».* En effet, les conséquences du changement de l'axe de rotation de la Terre s'annoncent dramatiques : une partie du monde se retrouvera asphyxiée, une autre partie noyée ! Jules Verne nous livre alors un passage magnifique d'ironie et de mordant :

*« Du côté des asphyxiés, c'étaient des Américains des États-Unis, des Européens de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, etc. Or, la perspective de s'annexer les territoires du fond océanique n'était pas suffisante pour leur faire accepter ces modifications. Ainsi, Paris, reporté à une distance du nouveau Pôle à peu près égale à celle qui le sépare actuellement de l'ancien, ne gagnerait pas au change. Il jouirait d'un printemps perpétuel, c'est vrai, mais il perdrait sensiblement de sa couche d'air. Or, cela n'était pas pour donner satisfaction aux Parisiens, qui ont l'habitude de consommer l'oxygène sans compter, à défaut d'ozone... et encore ! Du côté des inondés, c'étaient des habitants de l'Amérique du Sud, puis des Australiens, des Canadiens, des Indous, des Zélandais. Eh bien ! la Grande-Bretagne ne souffrirait pas que Barbicane and Co. la privât de ses colonies les plus riches, où l'élément saxon tend à se substituer visiblement à l'élément indigène. Évidemment, le golfe du Mexique se viderait pour former un vaste royaume des Antilles, dont les Mexicains et les Yankees pourraient revendiquer la possession en vertu de la doctrine de Munro. Évidemment, aussi le bassin des îles de la Sonde, des Philippines, des Célèbes, mis à sec, laisserait d'immenses territoires auxquels les Anglais et les Espagnols pourraient prétendre. Compensation vaine ! Cela ne balancerait pas la perte due à la terrible inondation.*

*Ah ! s'il n'y avait eu à disparaître sous les nouvelles mers que des Samoyèdes ou des Lapons de Sibérie, des Fuégiens, des Patagons, des Tartares même, des Chinois, des Japonais ou quelques Argentins, peut-être les États civilisés auraient-ils accepté ce sacrifice ? Mais trop de Puissances avaient leur part de la catastrophe pour ne pas protester... ».*

Mais par un coup de théâtre final provoqué par une erreur de calcul de J.-T. Maston, l'entreprise de modifier notre planète connaît un échec retentissant. L'axe de la Terre n'est pas modifié, les actions de la *North Polar Practical Association* voient leur cours s'effondrer, et ses membres ridiculisés par la presse et les caricaturistes. Les habitants de la « vieille Europe » ricanent alors de l'arrogance américaine à vouloir modifier la planète, et Jules Verne de conclure : *« Il semble donc que les habitants du globe peuvent dormir en paix. Modifier les conditions dans lesquelles se meut la Terre, cela est au-dessus des efforts permis à l'humanité. Il n'appartient pas aux hommes de rien changer à l'ordre établi par le Créateur dans le système de l'Univers ».*



## Quand l'homme respecte son environnement...

Au contraire, lorsque les personnages de Jules Verne aiment et respectent leur environnement, tous les espoirs leurs sont permis. Ils vivent alors épanouis et en paix, et la nature les couvre de ses bienfaits. C'est le cas dans de nombreux romans, et il semble donc que pour Jules Verne, l'essentiel est de trouver un juste équilibre, une exploitation raisonnée des ressources offertes par leur environnement. On parlerait aujourd'hui de « développement durable ».

L'un de ces exemples les plus emblématiques est bien sûr le capitaine Nemo dans *Vingt mille lieues sous les mers*. Nemo, qui aime, respecte et protège la mer, peut la parcourir à sa guise et parvient à surmonter les épreuves et difficultés diverses. Il tire de la mer nourriture, ressources diverses et protection contre l'humanité qu'il déteste. S'il se considère presque comme propriétaire des richesses marines – il utilise régulièrement des adjectifs possessifs dans ses descriptions –, Nemo admire l'élément liquide et le protègeant contre les abus et les dégradations. Le même cas de figure se présente dans *L'Île mystérieuse*, roman dans lequel l'île Lincoln offre abri et nourriture aux cinq hommes qui y ont trouvé refuge.

L'harmonie parfaite entre les éléments et les êtres vivants, entre l'homme et son environnement, passent par l'admiration de la nature. L'homme doit accepter de se soumettre aux conditions naturelles, ne pas chercher à les modifier ou à passer outre. Dans *Le Pays des fourrures* par exemple, les deux héros Paulina Barnett et Jasper Hobson sont en harmonie avec le monde qui les entoure et savent s'adapter aux conditions extrêmes du grand nord canadien : « *Le printemps polaire faisait déjà sentir en ce lieu sa modeste influence. La neige fondait peu à peu, et les nuits n'étaient déjà plus assez froides pour la glacer à nouveau. Quelques légères mousses, de maigres graminées, verdissaient çà et là, et de petites fleurs, presque incolores, montraient leur humide corolle entre les cailloux. Ces manifestations de la nature, à demi réveillée après la longue nuit de l'hiver, plaisaient au regard endolori par la blancheur des neiges, que charmaient l'apparition de ces rares spécimens de la flore arctique. Mrs. Paulina Barnett et Jasper Hobson mirent à profit leurs loisirs pour visiter les rives du petit lac. Tous les deux ils comprenaient la nature et l'admiraient avec enthousiasme. Ils allèrent donc, de compagnie, à travers les glaçons éboulés et les cascades qui s'improvisaient sous l'action des rayons solaires* ».

Au cours de plusieurs conversations, Paulina Barnett et Jasper Hobson se félicitent aussi des difficiles conditions rencontrées – notamment le froid – qui protègent la nature contre l'invasion humaine. A Paulina Barnett, qui remarque qu'au Tibet, en Afrique et au-delà des cercles polaires, « *il y a là des régions qui se défendront longtemps contre les tentatives des explorateurs* », Jasper Hobson répond ainsi que dans les contrées arctiques ou antarctiques « *ce ne sont point les habitants qui arrêtent l'explorateur, c'est la nature elle-même, c'est l'infranchissable banquise, c'est le froid, le cruel froid qui paralyse les forces humaines !* ». Le grand nord canadien sait se défendre, et il ne permet pas, même à ces explorateurs qui l'apprécient, de s'installer durablement ; en effet, ayant construit leur fort sur la glace et non sur la terre, les hommes se retrouvent détachés du continent et entraînés sur la mer au moment du dégel. Néanmoins, le

respect et l'amour qu'ils portent à leur environnement sont récompensés, puisqu'ils naviguent à bord de leur lentille de glace qui va rétrécissant, somme toute sans trop de difficulté. Comme le dit Jules Verne, « *leur île était fragile, elle ne reposait que sur un mince champ de glace, mais enfin, sur cette glace, il y avait de la terre, et sur cette terre une verdoyante végétation, des arbustes, des arbres ; les animaux l'habitaient avec eux ; elle était absolument indifférente à la houle, et on pouvait la croire immobile. Oui ! ils l'aimaient cette île Victoria, sur laquelle ils vivaient depuis près de deux ans, cette île qu'ils avaient si souvent parcourue en toutes ses parties, qu'ils avaientensemencée, et qui, en somme, avait résisté jusqu'alors à tant de cataclysmes ! Oui ! ils ne la quitteraient pas sans regret, et ils ne le feraient qu'au moment où elle leur manquerait sous les pieds* ».

Un autre roman évoque la relation en harmonie possible entre l'homme et la nature : *Voyages et aventures du Capitaine Hatteras* (1864-1865). Lorsque les héros partent explorer à pied le Pôle Nord, foulé pour la première fois par des êtres humains, ils découvrent une nature idyllique qu'ils essaient de ne pas troubler. A Altamont, le chasseur qui a du mal à ne pas appuyer sur la gâchette, le docteur Clawbonny demande : « *laissez-nous donc jouir de ce spectacle touchant de l'homme se mêlant aux ébats de ces paisibles animaux et ne leur inspirant aucune crainte* ». Le capitaine Hatteras renchérit : « *Allons, calmez-vous, mon brave Nemrod ! pour mon compte, je renoncerais à tirer un coup de fusil de ma vie, plutôt que de jeter l'effroi parmi cette charmante population. Voyez ! Duk lui-même fraternise avec ces jolies bêtes. Croyez-moi, restons bons, quand cela se peut ! La bonté est une force !* ». Et Jules Verne de conclure ce magnifique passage : « *Telles durent être les relations du premier homme avec les premiers animaux, au jeune âge du monde.* »

La nature offre ses beautés, ainsi qu'un sentiment de liberté, à ceux qui savent l'apprécier et la contempler. Elle est source d'émotions et agit sur l'âme. C'est le cas pour les deux jeunes savants William Emery et Michel Zorn dans le roman *Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe*. Jules Verne écrit à leur sujet : « *Ces deux jeunes gens se liaient chaque jour d'une plus étroite amitié que les incidents du voyage devaient cimenter encore. D'une étape à l'autre, ils chevauchaient ensemble, causant et discutant. Souvent ils s'éloignaient, tantôt s'écartant sur les flancs de l'expédition, tantôt la devançant de quelques milles, lorsque la plaine s'étendait à perte de vue devant leurs regards. Ils étaient libres alors, et comme perdus au milieu de cette sauvage nature. Comme ils causaient de tout, la science exceptée ! Comme ils oubliaient les chiffres et les problèmes, les calculs et les observations. Ce n'étaient plus des astronomes, des contemplateurs de la voûte constellée, mais bien deux échappés de collège, heureux de traverser les forêts épaisses, de courir les plaines infinies, de respirer ce grand air tout chargé de pénétrantes senteurs. Ils riaient, oui, ils riaient comme de simples mortels, et non comme des gens graves, qui font leur société habituelle des comètes et autres sphéroïdes. S'ils ne riaient jamais de la science, ils souriaient quelquefois en songeant à ces austères savants qui ne sont pas de ce monde* ».

De son côté, la forêt, lorsqu'elle est exploitée avec raison et entretenue avec soin, procure une richesse considérable. Jules Verne met en scène plusieurs exploitations raisonnées des ressources

forestières dans les romans *La Jangada*, *Nord contre Sud* et *Famille-sans-nom*. Dans *La Jangada*, Joam Garral se montre un gestionnaire exemplaire, qui développe à la fois l'élevage, les plantations de manioc et de café et l'exploitation des arbres de l'Amazonie. Grâce à ses connaissances et à une bonne gestion, Jules Verne relève : « dix ans après l'arrivée de Joam Garral à la ferme d'Iquitos, la fazenda était devenue l'un des plus riches établissements du Haut-Amazone. Grâce à la bonne direction imprimée par le jeune commis aux travaux du dedans et aux affaires du dehors, sa prospérité s'accroissait de jour en jour ». En ce qui concerne la forêt, « chaque année, Joam Garral, jetant à terre quelques centaines d'arbres de sa réserve, formait-il un de ces immenses trains de bois flotté, fait de madriers, poutrelles, troncs à peine équarris, qui se rendait au Para sous la conduite d'habiles pilotes, connaissant bien le brassage du fleuve et la direction des courants ».

Dans *Nord contre Sud*, outre le sucre et le coton, l'Américain James Burbank exploite le bois dans « une des plus belles propriétés du pays ». L'homme intelligent sait tirer partie de la nature et vivre en harmonie avec elle : « Cet emplacement, sur la rive droite du Saint-John, avait été très heureusement choisi pour y fonder un établissement d'une valeur considérable. Aux heureuses dispositions déjà fournies par la nature, la main de l'homme n'avait rien eu à reprendre. Ce terrain se prêtait de lui-même à tous les besoins d'une vaste exploitation. Aussi la plantation de Camdless-Bay, dirigée par un homme intelligent, actif, dans toute la force de l'âge, bien secondé de son personnel, et auquel les capitaux ne manquaient point, était-elle en parfait état de prospérité ». Et si James Burbank fait commerce du bois, c'est sans abus : « Il se faisait encore une autre exploitation qui procurait des gains au moins égaux à ceux de l'industrie cotonnière. C'était le défrichement des inépuisables forêts dont la plantation était couverte. Sans parler du produit des cannelliers, des poivriers, des orangers, des citronniers, des oliviers, des figuiers, des manguiers, des jacquiers, ni du rendement de presque tous les arbres à fruits de l'Europe, dont l'acclimatation est superbe en Floride, ces forêts étaient soumises à une coupe régulière et constante ». Coupe, scieries et barrages intelligemment mis en place permettent une exploitation bénéfique à l'homme et un renouvellement des forêts sur le long terme.

Quant au roman *Famille-sans-nom*, dans lequel Jules Verne dénonce la coupe sauvage des forêts canadiennes, il propose un contre-exemple en la personne du fermier Thomas Harper, qu'il oppose à ces bûcherons assassins qui détruisent la forêt sans discernement. En effet, « ce reproche n'aurait pu s'appliquer au gérant de la ferme de Chipogan. Thomas Harcher était trop habile de son métier, il était servi par un personnel trop intelligent, il prenait avec trop d'honnêteté les intérêts de son maître pour mériter jamais cette qualification d'assassin. Sa ferme passait à juste titre pour un modèle d'exploitation agronomique, à une époque où les vieilles routines faisaient encore loi, comme si l'agriculture canadienne eut été de deux cents ans en arrière ». Thomas Harcher exploite les ressources de son environnement dans une optique de développement durable, et sa ferme est « l'une des mieux aménagées du district de Montréal. Les méthodes d'assolement empêchaient les terres de s'y appauvrir. On ne se contentait pas de les y laisser se reposer à l'état de jachères. On y variait les cultures – ce qui donnait des résultats excellents.

*Quant aux arbres fruitiers, dont un large potager renfermait ces espèces diverses qui prospèrent en Europe, ils étaient taillés, émondés, soignés avec entente ».*

Les *Voyages extraordinaires* présentent ainsi plusieurs exemples de personnages pratiquant le développement durable, dans le sens d'une gestion raisonnée des ressources naturelles, animales et végétales, qui permette de répondre aux besoins des hommes tout en n'épuisant pas les ressources et en ne mettant pas en danger les écosystèmes fragiles. Néanmoins, il s'agit d'un modèle de comportement « idéal » proposé par Jules Verne mais que lui-même présente comme relativement exceptionnel par rapport aux pratiques courantes.

## Conclusion

La force de l'œuvre de Jules Verne est d'insister sur la place prédominante qu'occupe l'environnement dans la vie des hommes ; l'écrivain utilise ses romans pour sensibiliser le grand public à des questions écologiques qui préoccupent déjà le monde savant occidental depuis plus d'un siècle. Pour ce faire, il met en scène avec une grande poésie des paysages magnifiques, des lieux sauvages et purs, avec des personnages emblématiques qui souhaitent protéger leur environnement. Les savants et explorateurs des *Voyages extraordinaires*, de Samuel Fergusson au capitaine Nemo, du docteur Clawbonny à Jasper Hobson et Paulina Barnett, de Joam Garral à James Burbank, savent apprécier la beauté de la nature et vivre en harmonie avec elle.

Jules Verne est un auteur « à part » dans la littérature française, lui qui avouait en 1893 que le plus grand regret de sa vie était « de n'avoir jamais pris de place dans la littérature française<sup>1</sup> ». Pourtant, en relisant aujourd'hui ses *Voyages extraordinaires*, on se rend compte qu'il a su traiter intelligemment et poétiquement de thèmes aussi importants pour notre avenir que l'écologie et la préservation des écosystèmes. Tous les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle – et même du XX<sup>e</sup> siècle – ne peuvent en dire autant. Jules Verne a choisi de nous raconter l'évolution de son époque avec émerveillement mais aussi avec une grande lucidité et sans complaisance. On peut donc dire sans hésiter que pour le XIX<sup>e</sup> siècle, il est l'un des auteurs qui a le plus et le mieux traité la question écologique dans une œuvre romanesque.

## Bibliographie

ACOT, Pascal. *Histoire de l'écologie*. Paris : PUF, « Que sais-je ? », 1994, 127 p.

ANTOINE, Serge, VILMORIN, Jean-Baptiste (de), YANA, André. *Ecrits francophones et environnement, 1548-1900*. Paris : Editions Entente, « Les Cahiers de l'écologie », 1991, 341 p.

---

<sup>1</sup> Robert H. Sherard, « Jules Verne at Home: His Own Account of his Life and Work », in *McClure's Magazine*, 1894, p. 115-24.